

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Il y a quelque temps qu'un capitaine de la marine marchande italienne, M. Giacomo Marullo, a découvert une nouvelle route, de Bombay à Aden, pour le temps où souffrent les moussons du sud-ouest. Cette découverte émarge au temps et le charbon de mouté. Le capitaine vient de faire parvenir à Gênes, un ouvrage sur sa route, qui démontre l'exactitude de ce qu'il affirme. Il a également écrit un voyage de 1871, et où il indique aux navigateurs la route qu'il a découverte pendant la période susdite. L'ouvrage est accompagné une carte avec l'indicatif que le bâtiment monté par le capitaine, le *Persia*, a suivi sur cette route et celles que les vapeurs *Dilon*, *Arithus* et *Cuba* ont suivie sur l'ancienne. Or le *Persia* a fait habilement son trajet en dix jours; les autres ont mis trente à vingt, selon qu'ils ont décollé avec une moins grande vitesse vers le sud, en suivant la route des anciennes cartes marines de golfe d'Arabie. Le capitaine italien Marullo est le premier qui, en juillet 1874, a mis en avant de s'en égarer pour suivre un chemin plus direct et plus court; et sa tentative hardie a été couronnée de succès. Cependant, avec une louable prudence, il a voulu voir confirmer par l'expérience l'opportunité de la nouvelle route, et c'est précisément ces raisons que l'ouvrage n'est publié qu'aujourd'hui, après que le *Persia*, en 1871, l'*Inde* et l'*Arabie*, en 1872 et en 1873, ont suivi la même route avec un succès éclatant.

— En Égypte, comme types trois des principaux journaux de Paris, la *Liberté*, le *Figaro* et le *Populaire*, ne trouvent qu'à eux trois plus de 150 000 exemplaires. La moyenne de 155 000 exemplaires de papier, soit, par an, 56,575 kilomètres, ou un peu plus de 14,143 lieues de poste. Cette longueur représente une surface de 35,876^{1/2}00 et une surface d'impression du double, soit 70,153 mètres. Quarante marchands Maronini, qui travaillent en moyenne trois heures par jour, suffisent à cette énorme production. Le *Populaire* a été le seul à posséder les mêmes engins, fournit à ses clients des chiffres comparables à ceux que nous donnent les journaux. Si une seule papoterie fournit tous ces quarante journaux, il lui faudrait quatre grandes machines à papier, travaillant vingt-quatre heures par jour et produisant de 8 à 10,000 kilogrammes, soit une moyenne de 3,000,000 (trois millions) de kilogrammes par an. On peut estimer que, dans ces 3 millions de kilogrammes de consommation annuelle, les matières premières qui y entrent sont dans les proportions suivantes : papier, 1 000 000 kilos; pâtes de chiffons, déchets de filature, etc., 900 000 kilos; pâtes de bois, 600 000 kilos; charge (caolin, silice de baryte, chaux, etc.), 300 000 kilogrammes.

— Il y a en Amérique une singulière société, connue sous le nom de *société des amis de l'ordre* (fir man). Le lustre banquet des membres de cette société a eu lieu dernièrement à Gregory's Point (Connecticut). Voici ce qu'en disent les journaux américains : « Comme le temps était un peu plus favorable, les curieux étaient accourus en foule pour assister à la fête. Les hommes à forces bedaines, après quelques formalités consacrées par l'usage, se sont pesés. Nous ne donnerons pas les résultats de ces pesées, mais chaque membre a obtenu un certificat. Nous devons seulement que le poids moyen des personnes-hoits honorables est de 1144 livres, et que fait pour chacun d'eux une moyenne de 216 livres 3/4. M. S. Pike, le membre le moins lourd de l'association, pèse 210 livres, tandis que M. W. A. Lewis, qui est le plus lourd, en pèse 532. Après le pesage, les bœufs de la fête se sont mis à table. Le repas, qui consistait surtout en clams, en huîtres et en poissons de toute sorte, était excessivement copieux, et il va sans dire que les convives y ont fait honneur. Un bal, qui n'a pas été en partie la moins amusante pour les curieux, a terminé la soirée. »

— Un médecin de Constantinople, le docteur Mordtmann, publie dans le *Globe* une étude détaillée sur les curiosités qu'il a trouvées dans des ethnographies sur des phénomènes qui ont paru étranges et qui prouvent que les frères Sioux, morts comme on suit à un quelqu'un temps, et les soeurs Mille-Christine, ont eu des déviances. Dès lors les ethnographies byzantines, le vien d'Arménie à Constantinople, l'an 744 de Jésus-Christ, un monastère consistant en deux enfants, non d'une même mère. Ces faisons étaient évidemment ensemble depuis l'épigénie, et tellement qu'il n'était possible de les séparer. Quant aux siennes, étaient régulièrement éduquées. Quant aux siennes dans la capitale, chacun portait cette monstruosité. Comme on les prit pour des signes de mauvais présage, sur les expulsions ; ils revinrent quand Constantin VII fut seul empereur. Après la mort d'un de ces jumeaux, d'habiles médecins cherchèrent, parmi eux, à séparer les parties servant de points de jonction, dans l'espoir de sauver la vie de l'autre ; mais celles-ci ne survécurent que trois jours.

— Le *Globe* signalise cette curiosité japonaise : « Il n'y a pas de famille de potentiats qui puisse lutter d'ancienneté avec celle du mikado ; et c'est en effet ce qu'il résulte d'une étude des annales des diverses provinces, comme le prouve l'aristocratie généalogique, dont la parfaite vérité n'est pas contestable, nous apprend que Ziamon-Tennô, le fondateur de la dynastie miakadene, mourut sur le trône il y a 2,534 ans ; et nous prouvons également que cette famille a toujours régné depuis sans la moindre interruption. Ce qui échappe encore à l'état du couronnement de ce prince, le 11 février de chaque année. »

— L'*Anglo-American Times* donne des chiffres intéressants sur le produit des anomalies en Amérique. Le chiffre total dépassé en anomalies s'élève à 40,500,000 fr., dont le *New-York Times* est la plus grosse partie, avec environ 30,000,000 fr. par jour. Cette somme totale est inférieure à l'ensemble à celle qui reçoit le *Times* de Londres. Le second journal comme importance, sous le rapport des anomalies, est la *Stads Zeitung* qui reçoit environ 9 millions; puis le *New-York Times*, avec un chiffre de 7,300,000 fr. Il est reconnu qu'aucune feuille ne touche moins de 500,000 fr.

— L'immigration continue à croître aux États-Unis. Pendant la dernière année fiscale, le nombre des émigrants arrivés a atteint 313,339 personnes, sur lesquelles 189,225 hommes et 124,114 femmes. Les enfants comptent à eux seuls pour 73,578. Pendant la même année, il est parti des États-Unis pour l'étranger 134,696 passagers de toutes classes, pendant qu'il en est arrivé 375,679, soit un excédant de 240,993.

L'alimentation à Pékin.

Le docteur Morache, qui a longtemps habité Pékin, assure que la cuisine chinoise y est fort bonne. Les cuisines chinoises, dit-il, sont fort logiques et pléthoriques du bon sens dans leur préparation pour l'appétit. Les rôtis sont parfaits, les ragouts bien compris, tout est appétissant; tout au plus la cuisine nourrit-elle le corps d'être trop variée. Les repas, interminables, sont de vrais délices de plats.

Il s'agit évidemment dans ces derniers mots des repas de crémo-nie, où, tout au moins, de ceux des gens riches. Le peuple et la classe moyenne sont très-sobres.

Beaucoup de personnes, dans la saison de la chasse moyenne, se contentent de la pêche de préparer leurs aliments au logis. On va acheter dans la rue, au moment du repos, ce dont on a besoin, et l'on consomme généralement sur place; c'est une conséquence de l'habitude de vivre moins à l'intérieur des ménages qu'au dehors. Une quantité incroyable de marchands ambulants vendent des aliments de toute sorte; de petits restaurants font la cuisine sur des charrettes; d'autres établissements, mieux installés, fournissent à la fois à la vente et à la dérivation; d'autres fournissent à la vente. Une étrange coutume des Chinois, qui sont devenus assez riches, est de jeter, pour déguster leur repas avec le marchand de comestibles, même avec les houblons et les fruits; et de rester, ce ne perd jamais absolument; on tire un petit billet sur lequel est inscrit ce que l'on a gagné, et l'on gagne toujours, peu ou beaucoup; mais il est permis de croire qu'avec leur argent les joueurs détiennent mieux qu'ils ne le font en s'en remettant aux bourses du jeu.

Doit-on croire suffisamment aux Chinois; l'un vers dix heures, l'autre vers trois heures.

L'ouvrage prend une heure pour chaque repas : il ne mange d'ordinaire qu'une jatte de millet avec du poison salé, ou des nouilles avec des légumes; il y ajoute un peu d'eau-de-vie et quelques galettes. Cette modeste nourriture lui donne assez de force pour travailler pendant dix à douze heures chaque jour; il ne prend que dix minutes de repos, toutes les deux heures, en buvant un peu de thé.

La viande dont on se nourrit le plus est celle du mouton. Il y a deux variétés de mouton : l'une de grande taille, sa chair est succulente et aromatique; l'autre, de taille plus petite, élevée plus particulièrement en vue de l'industrie, à la chair dure, secche, brune, et très-odorante. On vend rarement du bœuf.

— Le lard, peu aimé des Chinois, qui pavre au moins.

La partie de la population d'origine tartare, s'est accommodée, et, avec le beurre, dont l'odeur est repoussante, fait une sorte de soupe où entrent du thé, du millet en grains ou de la farine d'avoine, et de l'avoine.

Les porcs élevés à Pékin dans les environs sont de mauvaise qualité; ceux qui viennent de Tartarie ont, au contraire, une chair succulente.

Les porcs sont bons lorsque leurs bouchons sont malmenés. Il y a dans Pékin des boucheries de viande de cheval et de chameau; mais il n'est pas vrai que les Chinois se nourrissent de chiens et de rats; seulement, dans le sud, on mange de très-junes chiens élevés à cette intention; c'est ainsi que nous mangeons les cochons de l'ost.

Les poissons sont abondants sur le marché de Pékin; les plus prisés sont ceux qui sont issus des étangs artificiels. En hiver, on ne vend pas de saumons du fleuve Amour, et des poissons des provinces de Manchourie et de Léshibong; qui sont emprisonnés dans des blocs de glace que l'on produit en plaçant ces animaux dans de petites cages remplies d'eau qui se congèle rapidement. Les poissons de mer servent aussi en grand nombre à l'alimentation de la capitale.

Les eaux douces dominent dans les cuvettes excellentes, qu'il serait bien désirable de voir s'exporter dans nos rivieres.

Les fruits et la volaille sont approvisionnés de poules, chapons, canards et oies.

Les oiseaux entrent dans la cuisine chinoise sous toutes les formes, et même comme condiment apportant une fermentation qui dure plusieurs mois, moyennant qu'on les jette, revêtus, de leurs coquilles, dans une sorte de saumure; on pourraient en faire aisement l'essai.

Pendant la saison des froids, de nombreuses caravanes viennent de deux ou trois cent lieues apportant à Pékin des gibiers, dont les principales sont : le cerf et le cerf (sous rares tons doux), le chevreuil, l'antilope, les chèvres, une assez grande variété de faisans, et plusieurs espèces de perdrix.

La farine de blé qui sert à faire, entre le pain entier à l'étoffeuse, de petites galettes plates, diverses-galettes et des-nouilles, est relativement élevée. Le riz lui-même, qui est le fond de la nourriture dans le sud, est importé à Pékin. Les classes ouvrières consomment surtout tout ce qui est à l'eau, avec addition de légumes saisis, ou certains de galettes.

On rencontre à chaque pas des marchands de fruits conservés frais, en été, au moyen de la glace : poires, pommes, abricots, pêches, prunes, cerises de peu de goût, fraises de Mongolie, raisins, pastèques, melons.

Le thé, boisson nationale, ne subit pas les manipulations par lesquelques qui est ce que l'on exporte; il est simplement desséché; il est peu fermenté, et n'a pas le goût fort qu'on estime en Europe. Le people en fait un usage continué; dans toute maison un peu confortable, le bouilloire a tôt-est-toujours sur le feu.

Le vin ne se prend qu'au repas; on le boit tiède et par portions, tasses de la contenance d'un grand verre à liqueur. La consommation de l'alcool est beaucoup plus élevée.

Les Chinois regardent avec dédain les Chinois toutes les épices aromatiques, et même le tabac, ainsi que de certaines conserves; le caviar, les nageoires de requin, les holothuries, les nids d'hirondelles, qui coûtent aussi cher à Pékin que les truites chez nous.

Les salaisons de viandes, de légumes et de poissons sont très-appréciées des classes pauvres.

Le sucre (cané), les auroseries, les confitures sont un objet de luxe. Le people se contente de miel. (Magasin pittoresque.)

Aux États-Unis, on compte actuellement 164,815 bibliothèques publiques et particulières, renfermant 45,528,938 volumes; dans ce nombre, on trouve plus de 38,000 bibliothèques appartenant à des écoles religieuses et à des écoles du dimanche; ces bibliothèques contiennent 10 millions de volumes.

